

XYZ. La revue de la nouvelle

La marée montante

Esther Croft



Numéro 41, printemps 1995

10^e anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Croft, E. (1995). La marée montante. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 77–81.

La marée montante

Esther Croft

Peu à peu leur peau s'éveillait. À force de patience et d'abandon, ils étaient parvenus, au fil des heures, non seulement à réveiller leurs sens, atrophiés par une trop longue inertie, mais de nouveau à faire vibrer leur chair. À réchauffer leur sang. À faire frémir, une à une, chaque particule de leur corps trop longtemps abandonnée à elle-même, détachée de son centre vital et du reste du monde.

Quand ils étaient arrivés, la veille, dans cette petite auberge du Bas-du-Fleuve, ils ne savaient pas au juste ce qu'ils allaient chercher. Ou plutôt ce qu'ils allaient trouver. Ils savaient seulement qu'encore une fois, ils n'en pouvaient plus de marcher à côté d'eux-mêmes, en piétinant leur ombre, ni d'errer à l'intérieur de leur propre corps comme s'il s'agissait d'une maison dévastée; encore moins de frôler timidement les murs de leur propre vie en ayant peur de déranger.

Cette invitation au voyage à l'intérieur d'eux-mêmes, épinglée un peu partout sur les murs de la ville, sur les babilards des supermarchés ou sur des portes de toilettes de cafés, que des centaines de personnes avaient lue distraitemment ou effleurée avec ironie, eux l'avaient reçue comme une invitation très personnelle et y avaient répondu avec l'empressement de la nécessité. Avec beaucoup de foi et d'espérance aussi. Comme à chaque fois qu'ils s'inscrivaient à l'un de ces innombrables stages de croissance personnelle qui, comme toute publicité aguichante, promet invariablement le début d'un temps nouveau, le bonheur minimum garanti ou, mieux encore, le paradis, non plus à la fin de leurs jours, mais ici et maintenant.

Hier encore, ils ne se connaissaient pas. Ils se rencontraient pour la première fois lorsque le responsable du groupe les avait familièrement accueillis par leur prénom. Marie, Véronique, Sophie, Michèle, Louise, Hugo, Françoise, Constance et Raymond provenaient tous de villes ou de quartiers différents. Mais avant de venir ici, ils avaient sans doute tous traversé le même désert, affronté les mêmes tempêtes, survécu à la même mer Rouge dans l'espoir d'atteindre la même terre, si souvent promise, mais si rarement offerte. Ils ne s'étaient jamais vus et ils ne se reverraient sans doute jamais ; pourtant, après ces deux jours passés ensemble, ils auraient l'impression de se connaître depuis longtemps, d'avoir dévoilé devant les autres participants des parcelles importantes d'eux-mêmes auxquelles leur entourage immédiat n'avait jamais eu accès. N'aurait jamais accès. Ils reviendraient chez eux un peu moins angoissés, peut-être, mais tout aussi déroutés par l'étrange mystère de ce qui crée la distance ou la proximité entre les êtres. Et ils essaieraient, tant bien que mal, de transposer, dans l'isolement de leur habitat naturel et familial, la douceur et la chaleur des choses pressenties avec de parfaits inconnus. Jusqu'à la prochaine panne d'existence.

Cette fois-ci, c'était à une célébration des corps qu'on les avait conviés ; ce corps qui, en principe, constituait leur première demeure mais que la plupart d'entre eux habitaient comme des sans-abri. On voulait, progressivement, les inciter à revenir chez eux, à faire du feu dans leur cheminée et surtout, à leur faire ressentir que cela peut être bon. Mais, si ce but ultime peut sembler élémentaire pour la moyenne des ours, il peut néanmoins représenter un exploit démesuré pour certains humains qui se sont désertés depuis trop longtemps. Ainsi, Marie et Françoise mettraient des heures à s'alléger du poids du monde qu'elles transportaient sur leurs épaules depuis leur divorce. Hugo aurait beaucoup de mal à éprouver charnellement les contours d'une matière encore humaine dix centimètres plus bas que son cerveau. On maintiendrait difficilement la force

d'attraction terrestre sur Sophie qui semblait gonflée à l'hélium depuis sa naissance et qui cherchait désespérément à s'échapper vers sa planète d'origine. Michèle questionnerait obsessivement le sens, la nature, le pourquoi, le comment, l'origine et la fin de chaque exercice proposé pour masquer la terreur irrépressible que lui procure toute incursion dans l'univers de la sensualité. Bref, de tout le groupe, seul Raymond semblait entretenir avec son corps, sinon des liens harmonieux, du moins des relations de bon voisinage, ponctuées de quelques rares chicanes de clôture. Et durant ces deux jours, il s'était même souvent demandé ce qu'il était venu chercher là, dans ce laborieux réapprentissage du corps, alors qu'il se sentait tellement plus libre et décontracté que Marie, Véronique, Sophie, Michèle, Louis, Hugo, Françoise et Constance.

Au matin du premier jour, par exemple, quand on les avait entraînés sur la plage et qu'on leur avait suggéré de s'enduire mutuellement de boue et de se laisser caresser par les autres à travers cette matière grasse et onctueuse, Raymond avait été le premier à s'engouffrer frénétiquement dans ce sébum originel, à s'abandonner sans réserve dans les bras d'une terre nourricière en s'y livrant totalement, comme il ne l'avait encore jamais fait avec aucune femme. Alors que Marie s'était spontanément rebutée à l'idée d'être souillée, que Constance n'avait pu qu'effleurer du bout des doigts les épaules de Hugo et que Sophie avait voulu se jeter à l'eau de peur d'étouffer sous sa carapace de glaise, Raymond, lui, s'était roulé comme un gamin dans la boue la plus épaisse; il s'en était généreusement répandu sur tout le corps, n'épargnant ni sa tête, ni sa bouche, ni son sexe. Et pour finir, il était même allé se hisser sur une roche lointaine, à la limite de la marée basse, s'exposant aux mouvements du fleuve et du vent comme une sculpture vivante, née de la terre elle-même.

De la même façon, le premier soir, sur la terrasse de l'auberge, face au coucher du soleil, alors qu'on les avait tous invités à camoufler leur visage sous un masque primitif et à

laisser leur corps répondre sans pudeur au rythme ondoyant du *Boléro* de Ravel, Raymond s'était immédiatement livré à la danse comme à une sorcière bienveillante. Il avait été le seul à descendre tout entier dans son ventre et ses hanches, à s'y lover comme un fœtus dans le sein d'une danseuse de conte arabe et à se perdre dans le martèlement des tambours contre son propre cœur. Le seul à oublier sa gêne et la présence des autres et à laisser chaque instrument, l'un après l'autre, pénétrer sa peau, percuter contre sa chair, réverbérer dans sa poitrine miraculeusement transformée en cage d'orchestre et à gonfler son souffle à la mesure de l'éclatement des trompettes. Le seul aussi à se laisser charmer comme un serpent, à s'enrouler autour de la ligne mélodique dans toute la souplesse d'une mouvance première, à laisser la musique onduler sans résistance le long de chaque vertèbre, du bassin jusqu'à la nuque, pour se dresser enfin dans toute sa gloire, comme une colonne de feu.

Pourtant, à la dernière heure du dernier jour, alors que Marie, Sophie, Hugo, Constance et les autres étaient presque parvenus à réveiller leurs sens, à faire vibrer leur chair, à réchauffer leur sang, à faire frémir chaque particule de leur corps enfin rattachée à leur centre vital et au reste du monde, Raymond avait explosé de révolte et d'amertume. Contre le responsable du groupe, contre les autres participants, contre lui-même aussi. Pourtant, l'exercice proposé était désarmant de simplicité. Il s'agissait de s'allonger sur le sol et de faire rouler lentement, très lentement, un bâton tout au long de son corps, en commençant par le bout des pieds ; puis on remontait doucement, tout doucement vers le tronc en exerçant une légère pression sur chaque partie des membres inférieurs, dans l'espoir de ramener à la vie chaque petite cellule étiolée à force d'isolement et d'oubli. Raymond s'était d'abord prêté avec enthousiasme au rituel du réchauffement de sa planète personnelle ; mais quand son bâton, accidentellement, avait effleuré son sexe et qu'il avait senti une vague souterraine soulever ses reins et l'emporter malgré lui dans la marée montante, il n'avait pu

réprimer son dégoût : « Ça suffit ! avait-il lancé sans aucune retenue. Vous êtes pas écœurés de vous faire croire que ça vous fait du bien ? Ce bâton-là, ça remplacera jamais une caresse de femme ; ça remplacera jamais une étreinte d'homme. Et même si on finissait par être bien dans notre peau, ce corps-là, on pourra pas l'aimer tant et aussi longtemps qu'on sera tout seuls dedans. »

Tous les bâtons s'étaient dressés en même temps, comme pour protéger Marie, Véronique, Sophie, Michèle, Louise, Hugo, Françoise et Constance des paroles de Raymond. Mais il était trop tard. Leur peau, déjà, avait commencé à refroidir.